



RAFAEL CHIRBES
SUR LE RIVAGE

Rivages

Sur le rivage démarre comme un thriller : Ahmed trouve deux cadavres et s'enfuit pour éviter les ennuis. Venu du Maroc en quête d'un emploi, il est condamné à la débrouille depuis que les chantiers tournent au ralenti. Car à Olba, la crise fait toutes sortes de victimes. Esteban, menuisier en faillite, ose à peine avouer sa déroute. Il passe ses journées avec son vieux père qui glisse lentement vers la démence. Francisco ne quitte pas le bar du coin. Il se croit philosophe, alors qu'il tue le temps.

Sur la scène du roman résonnent les voix d'un pays. D'un personnage à l'autre, d'une génération à l'autre, se dessinent l'Espagne d'aujourd'hui et, au-delà, une Europe crépusculaire, ravagée par le doute ou tentée par l'extrémisme. Au milieu du chaos, l'écriture magistrale de Chirbes pourchasse inlassablement les éclats de lumière.

Rafael Chirbes est né en 1949 dans la province de Valence. Traduit dans une quinzaine de langues, il est l'un des plus grands écrivains de notre époque. Il a notamment publié, aux Éditions Rivages, *Les Vieux Amis* (2006) ou *Crémation* (2009). *Sur le rivage* a reçu le Premio de la Critica et le Premio Nacional de Narrativa.

Du même auteur

Tableau de chasse

Rivages, 1998

Rivages poche n° 316

La Belle Écriture

Rivages, 2000

Rivages poche n° 451

La Longue Marche

Rivages, 2001

Mimoun,

Rivages, 2003

La Chute de Madrid

Rivages, 2003

Rivages poche n° 528

Les Vieux Amis

Rivages, 2006

Rivages poche n° 602

Crémation

Rivages, 2009

Rivages poche n° 828

La Stratégie du boomerang

Alma éditeur, 2011

Sur le rivage,

Rivages, 2015

Rafael Chirbes

Sur le rivage

Traduit de l'espagnol
par Denise Laroutis

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Nathalie Zberro

Édition originale :

En la orilla, Anagrama, 2013

© 2013, Rafael Chirbes

© 2015, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française

106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-2950-2

*F...tez comme des ânes débâtés; mais
permettez-moi que je dise le mot f...tre; je
vous passe l'action, passez-moi le mot.*

DIDEROT,
Jacques le Fataliste et son maître

Note de l'éditeur : les mots suivis d'un astérisque renvoient aux notes de la traductrice en fin d'ouvrage. (Pages 509 et 510.)

La découverte

26 décembre 2010

Le premier à voir la charogne est Ahmed Ouallahi.

Depuis plus d'un mois qu'Esteban a fermé la menuiserie, Ahmed part se promener tous les matins à La Marina. Rachid, son copain, le prend dans sa voiture jusqu'au restaurant où il est commis de cuisine et Ahmed rejoint à pied le coin de marais où il plante sa canne et jette son filet. Il aime pêcher dans le palus, loin des regards et de la police. Quand la cuisine du restaurant ferme – à trois heures et demie de l'après-midi –, Rachid sait où le retrouver et, tous deux assis par terre à l'ombre des grands roseaux, ils mangent autour d'une nappe étalée sur l'herbe. L'amitié les réunit, mais ils se rendent aussi mutuellement service. Ils partagent l'essence de la vieille Ford Mondeo de Rachid, une super affaire qu'il a eue pour moins de mille euros, mais qui vous siffle l'essence plus goulûment qu'un Allemand la bière. Quinze kilomètres de Misent jusqu'au restaurant, ce qui signifie qu'entre l'aller et le retour la voiture écluse ses trois litres. À presque un trente le litre, ça fait dans les quatre euros par jour rien qu'en carburant, à retirer d'un salaire de même pas mille, calcule Rachid à l'intention d'Ahmed (il exagère sûrement un peu), ce qui fait qu'Ahmed

lui verse dix euros par semaine pour le transport. S'il trouvait du travail, il passerait son permis et s'achèterait son propre véhicule. Avec la crise, on en trouve autant qu'on veut, des voitures et des fourgonnettes d'occasion à des prix dérisoires, le rendement qu'on en retire après, c'est une autre paire de manches: des voitures que les gens sont obligés de bazarder avant que la banque vienne les enlever, des utilitaires d'entreprises en faillite, des camping-cars, des camionnettes: l'époque est aux affaires en or pour celui qui a un euro à investir en achetant à la baisse. Ce qu'on ne sait jamais, c'est le cadeau empoisonné qui se cache derrière ce genre d'occase. Une consommation démesurée de carburant, des pièces à changer dans la foulée, des accessoires qui se déginguent rien qu'à les regarder. Le donné, c'est pas donné, râle Rachid en enfonçant l'accélérateur. Rien qu'avec ça, on a déjà cramé un demi-litre. Il accélère de nouveau. Maintenant, un autre demi-litre. Ils rient. La crise impose son diktat à tous les niveaux. Pas seulement aux petits. Les entreprises aussi se cassent la figure, ou pas loin. Le frère de Rachid travaillait dans un entrepôt de matériaux qui faisait tourner sept camions et autant de chauffeurs, c'était il y a quatre ans. À l'heure qu'il est, les chauffeurs ont tous été licenciés et les camions restent parkés sur le terre-plein bitumé derrière l'entrepôt. Quand il y a un transport à effectuer, on embauche un chauffeur indépendant payé à l'heure qui bosse avec son propre camion, se fait payer cash, tant de l'heure, tant du kilomètre, et puis se retrouve de nouveau pendu à son portable, les bras croisés jusqu'à la prochaine mission. Ahmed et Rachid discutent des possibilités de business à faire en achetant des voitures d'occasion pour les revendre au Maroc.

Le restaurant où travaille Rachid est au bout de l'avenue de La Marina, qui n'est autre qu'une route parallèle à la plage longeant les arrières de la première ligne d'appartements et s'enfonçant entre les lotissements sur une vingtaine de kilomètres de Misent jusqu'au premier canal de déversement du marais. Ahmed marche sur un peu plus d'un kilomètre en empruntant le bas-côté pour rejoindre son lieu de pêche. Il porte sa canne sur l'épaule, son filet autour de la taille par-dessous son haut de survêtement et un panier tenu par deux courroies en guise de sac à dos. Il y a trois ans, les chantiers étaient innombrables dans ce secteur de La Marina. Des deux côtés de la route se succédaient les monceaux de gravats et les immeubles plus ou moins avancés dans leur construction ; des terrains sur lesquels commençaient à se rassembler les machines ; d'autres où la rétro-excavatrice éventrait le sol et en extrirpait une boue rougeâtre, d'autres encore où les bétonnières coulaient les fondations. Des piliers hérissés de tiges de fer, des bastaings et des armatures métalliques, des palettes de briques, des tas de sable, des sacs de ciment. Partout, les équipes de maçons étaient au travail. Quelques résidences dont le gros de la construction était terminé se couvraient d'échafaudages sur lesquels fourmillaient les peintres, tandis qu'aux alentours des groupes d'hommes bêchaient la terre, aménageaient les espaces verts, plantaient des arbres – vieux oliviers, palmiers, pins, caroubiers – et de ces arbustes qui, dans les guides, sont dits caractéristiques de la flore ornementale méditerranéenne : lauriers-roses, jasmins, galants de nuit, œillets, rosiers, et des touffes de plantes aromatiques : thym, origan, romarin, sauge. Le réseau de routes qui dessert le coin devait absorber un incessant trafic de

camions transportant des palmiers, des oliviers centenaires qui avaient du mal à tenir au creux des pots énormes utilisés pour les changer de place, ou des caroubiers feuillus. L'air était rempli du bruit métallique des véhicules qui charriaient des matériaux de construction, des bennes pour les déblais, de pelleteuses, de plateaux qui transportaient des rétro-excavatrices, des bétonnières. L'ensemble donnait une sensation de ruche en pleine activité.

Dans la matinée ensoleillée d'aujourd'hui, tout apparaît paisible et solitaire, pas une grue ne rompt la ligne d'horizon, aucun bruit métallique ne brise l'air, aucun bourdonnement, aucun martèlement n'agresse l'oreille. La première fois qu'ils avaient pris la voiture ensemble, juste après le moment où Ahmed s'était retrouvé au chômage, son pote Rachid l'avait charrié quand il avait dit qu'il montait avec lui jusqu'au restaurant pour aller chercher du travail sur les chantiers de La Marina. Du travail? À part croque-mort pour les suicidés..., s'était moqué Rachid. *Ma keinch al khadima. Wallou.* Il n'y a pas de travail, rien. Pas un seul chantier en cours à La Marina, pas la queue d'un. À la bonne époque, beaucoup de manœuvres touchaient à la semaine et ne se représentaient pas à l'embauche s'ils avaient trouvé un endroit où leur étaient offertes de meilleures conditions. Maintenant, des placards dissuasifs pendent aux balcons. Celui qui sollicite du travail est devenu une bête importune. ÉQUIPE DE JARDINERIE ET DE MAINTENANCE AU COMPLET. NOUS N'AVONS PAS BESOIN DE PERSONNEL. NE PAS SE PRÉSENTER, dit la pancarte plaquée sur l'immeuble qui jouxte le restaurant. Partout les lettres rouges et noires des affiches: À LOUER À VENDRE DISPONIBLE À LOUER AVEC OPTION

D'ACHAT À VENDRE RABAIS DE QUARANTE POUR CENT, et un numéro de téléphone dessous. La radio parle tous les matins de l'éclatement de la bulle immobilière, de l'emballlement de la dette publique, de la prime de risque, de la faillite des Caisses d'épargne, et de la nécessité de réduire les aides de l'État et de réformer la législation du travail. C'est la crise. Les chiffres du chômage en Espagne dépassent les vingt pour cent et risquent de monter jusqu'à vingt-trois ou vingt-quatre l'année prochaine. Beaucoup d'immigrés vivent de leurs indemnités de chômage, comme il va le faire, ou comme il est censé le faire dans quelques jours, car, au bureau de l'INEM où il a dû remplir un certain nombre de papiers et a poireauté dans la queue plusieurs fois, il s'est entendu dire qu'il y aurait de l'attente avant de toucher le premier versement. Cinq ou six ans en arrière, tout le monde travaillait. La région entière, un chantier. On aurait dit qu'il n'allait plus rester un centimètre carré de terrain sans béton; actuellement, le paysage a des allures de champ de bataille déserté, ou de territoire soumis à un armistice: des terres envahies d'herbe, des orangeraias converties en terrains à bâtir; des vergers à l'abandon, le plus souvent desséchés; des murs renfermant des morceaux de rien. À son arrivée en Espagne, la plupart des manœuvres du bâtiment dans le coin étaient de chez lui, lui-même a trouvé ses premiers boulots sur les chantiers; ensuite, les Équatoriens, les Péruviens et les Colombiens ont débarqué. Ces derniers temps, terminé, des deux côtés. Les Marocains vont en France, en Allemagne, les Latino-Américains retournent chacun dans son pays, alors qu'ils étaient devenus les ouvriers les plus recherchés. Les entrepreneurs leur faisaient confiance pour des raisons

de langue, de religion, de caractère et, surtout, parce que, depuis que se sont produits les attentats de Madrid en 2004, il suffit de venir du Maroc (la plupart des poseurs de bombe présumés étaient marocains) et d'avoir quelque chose à faire avec l'islam et l'islamisme pour éveiller des soupçons. Ahmed pense que les Marocains eux-mêmes exacerbent, en partie, cette méfiance et rendent les choses plus difficiles. Ses copains maçons qui, il y a quelques années, buvaient, fumaient et faisaient tourner le pétard avec les Espagnols de l'équipe dans laquelle ils travaillaient se déclarent pratiquants, refusent d'un air offensé le litron de bière qui circule pendant la pause-déjeuner et, après leur journée, ne mettent jamais les pieds au bar. Ils n'assistent pas au repas de fin de chantier ou alors exigent un menu hallal. Certains réclament des modifications d'horaire pendant le ramadan. *Hamak* et *khamak*. Ânes et fous, Ahmed les appelle. Arabes et chrétiens ne se fréquentent que pour voir qui va enculer l'autre. Les dimanches après-midi, quand les rues d'Olba restent vides, car les habitants sont allés déjeuner en famille ou à la plage, les Marocains marchent, solitaires; ils vont s'asseoir sur les glissières de sécurité de la route de Misent, sur les bornes des trottoirs. Ahmed s'engueule avec ses compatriotes qui, pendant le ramadan, exigent des contremaîtres qu'ils suppriment la pause de midi et qu'ils les laissent, en compensation, partir plus tôt. Saletés d'Arabes, vous êtes cinglés, s'était plaint auprès de lui un des responsables, à l'époque où il travaillait à la menuiserie et déchargeait son lot de portes sur le chantier de Pedrós. La messe, j'y vais pas, et qu'on vienne pas me parler des curés, mais vous, vous voulez me faire jeûner pendant le ramadan. Je dis quoi au chauffeur de la grue

mobile, à celui de l'excavatrice, à celui de la bétonnière? De la sauter à midi et de se faire à goûter quand ils rentrent chez eux? De pas boire une goutte d'eau pendant qu'ils se crèvent le cul en plein soleil à plus de trente degrés et soixante-dix pour cent d'humidité? Ahmed discute avec ses compatriotes: déjà que les *nasrani* ne peuvent pas nous encaisser, vous faites tout pour qu'ils nous virent carrément, dit-il à Abdelhak, qui avait convaincu ses compagnons d'étage de ne pas boire de bière avec les Espagnols, éloignez-vous des impurs, qu'il disait. Quand il était très remonté, il affirmait que le jour était proche où on verrait de quelle couleur est le sang que ces porcs nazaréens pisseront par la gorge. Ils ont besoin de nous, argumentait Abdelhak, et tant qu'ils auront besoin de nous, ils devront nous supporter, et le jour où ils n'auront plus besoin de nous, ils nous dégageront, et on pourra toujours réciter le Notre Père qu'ils récitent et faire leur signe de croix avec le pouce qui passe directement du front à la poitrine.

Abdelhak a fêté les bombes de la gare d'Atocha. Il a dit que le visage d'Allah lui apparaissait plus clair dans le ciel. Il a fait ses ablutions, il a prié en se tournant vers La Mecque et a cuisiné un méchoui qu'il a mangé vêtu de sa gandoura blanche. Le tout très cérémonieux: il fêtait le martyr et la vengeance. Regardez-le, disait-il en montrant l'écran de télévision tout en tirant sur sa cigarette de haschich, il est là, le sang infidèle. *Bismillah*. À la télévision, des ferrailles tordues, des individus qui avançaient en se couvrant le visage de leurs mains ensanglantées. Ahmed critiquait Abdelhak quand il se retrouvait seul avec Rachid: tu vois? Les nazaréens n'ont plus besoin de gens, alors ils se passent de nous en premier, puisque

c'est nous qu'on leur complique le plus la vie. Ils préfèrent garder les Colombiens, les Équatoriens. Abdelhak est un blasphémateur. Qui peut croire qu'il voit le visage d'Allah? C'est le plus grand blasphème qu'un musulman puisse proférer. Mais Abdelhak a les yeux qui s'illuminent comme s'il le voyait vraiment. Un visage féroce et satisfait. Il parle comme un prédicateur fanatique, un prophète de la vengeance : aujourd'hui, les nazaréens nous piétinent, nous nettoiyons la merde de leurs cabinets, nous leur servons leurs vins répugnants dans les bars, nous leur construisons les maisons où ils mangent du *halouf* et baisent sans faire leurs ablutions ni laver le sperme sur leur prépuce, nos femmes font leurs lits et tirent sur leurs draps impurs, mais le jour approche où ce sera notre tour de les tenir avec une chaîne autour du cou et de les faire marcher à quatre pattes. Ils aboieront aux portes de nos maisons comme ce qu'ils sont : des chiens ; et ce sera leur tour de faire briller nos *belgha* avec leur langue. Nos frères musulmans d'Amérique ont été emportés dans des bateaux, attachés avec des cordes, assujettis avec des chaînes, enfermés dans des cages, comme les chevaux, les chèvres, les poules et les porcs embarqués avec eux. Les Noirs musulmans n'étaient que des bêtes de somme pour les Yankees chrétiens. L'heure est venue de leur montrer que nous sommes des hommes qui savent lutter pour ce qui leur appartient. Ahmed argumente : parce que tu crois qu'il n'y a pas de musulmans riches ? Tous les cheïks du Golfe. Qui c'est, les pires, les musulmans riches ou les chrétiens riches ? D'ailleurs, les chasseurs d'esclaves africains étaient arabes pour la plupart. Des musulmans qui réduisaient d'autres musulmans en esclavage. Abdelhak nie en hochant la tête

de droite à gauche, il s'indigne: mensonges des infidèles. Mais Ahmed l'a vu dans des reportages à la télévision et il sait que c'est la vérité. D'un bout à l'autre de l'Afrique, on craignait les Arabes commerçants de chair humaine, et on les craignait en Inde, en Indonésie, sur les côtes du sud de la Chine. Ils s'en fichaient bien, de la religion des esclaves qu'ils capturaient, chrétiens, musulmans, animistes, hindous, bouddhistes. Toute chair était bonne à remplir les cages dans les cales du navire. Et les khédives turcs, tant qu'on y est? Pour la torture, plus cruels que les chrétiens. Et les rois de chez nous? Comme si on n'était pas ici parce que le défunt Hassan, et son fils Mohammed, et leur famille nous ont chassés du pays! Nous servons les chiens chrétiens parce que nos chiens sont encore plus enrégés, plantent leurs crocs plus profondément dans notre chair. Ici, on est traités comme des domestiques, là-bas on est traités comme des esclaves. Les hommes, tous des salauds, tout le genre humain, peu importe le Dieu auquel ils croient ou prétendent croire. Tous, nous naissons d'un *tabon*. Tu crois, toi, qu'Allah bénit les richards de Fès ou de Marrakech qui reviennent de La Mecque en tapant sur un tambour ou en klaxonnant dans leur Mercedes importée parce qu'ils veulent que toute la population sache qu'ils sont assez puissants pour se payer le pèlerinage et se faire appeler *hadj*? Qu'ils obéissent mieux au Coran? Parce qu'ils ont fait sept fois le tour de la Kaaba, trottiné sept fois entre les collines d'Al-Safa et Al-Marwah, et bu au puits de Zamzam? Moi, je trottine dans tous les sens soixante-dix-sept fois sept fois par jour pour arriver à gagner mon pain. Et je bois de l'eau salée du puits qui recueille ma sueur. Et eux, du fond de leur hôtel de luxe

à La Mecque, ils t'humilient en te disant qu'ils sont meilleurs croyants que toi parce qu'ils peuvent se permettre d'aller là où, toi, tu ne peux pas aller. Parce qu'ils peuvent se payer le voyage à La Mecque – pèlerinage première classe en Boeing –, ils ont la certitude qu'ils entreront au paradis avant toi, qui n'es qu'un pauvre malheureux. À ton avis, dans le ciel d'Allah, il y aura aussi des riches et des pauvres, des gens qui roulent en Mercedes et des gens qui nettoient les chiottes des autres? C'est quoi, cette religion de merde? C'est ça, l'islam? Abdelhak, je t'assure que ces pèlerins-là iront en enfer avant les chrétiens. Crois-moi sur parole.

Ahmed a parcouru un peu plus d'un kilomètre depuis l'endroit où son copain Rachid l'a laissé ce matin. Deux putes postées à l'entrée du chemin du palus le regardent avec méfiance, c'est en tout cas l'impression qu'il a. Il ne sait jamais vraiment si les gens le regardent de travers parce qu'il est arabe ou si c'est lui qui est obsédé et s' imagine que les gens le regardent de travers. Il mangera avec Rachid dans le pré qui est au bord de la mare et qu'il traverse maintenant. Avant de sortir de chez lui, il a bu du thé, mangé du pain arrosé d'huile, une tomate et une boîte de sardines, et il avait préparé, pour la journée, sa gamelle avec deux œufs durs, des fèves et des côtelettes d'agneau panées, mais, malheureusement, il a laissé la gamelle dans le coffre de la voiture de son copain. Je ne sais pas ce que tu veux faire de ça, garde-le pour ce soir, je prendrai ce qu'il faut à la cuisine, de la bonne bouffe, lui dit Rachid tous les jours: le restaurant où il travaille est dans tous les guides, c'est un des meilleurs de Misent, mais cette viande sacrifiée n'importe comment le dégôte

un peu, Ahmed, il aime celle qu'il achète à la boucherie halal et qu'il prépare chez lui, il aime ce qu'il appelle la nourriture *beldi*, vraie, c'est pourquoi il emporte son casse-croûte chaque jour, bien qu'il finisse par consommer ce que Rachid apporte. Aujourd'hui, il regrette depuis un moment de ne pas avoir pris sa gamelle. Il a faim. Il regarde sa montre. Rachid apportera, comme chaque jour, deux tupperwares de mets irréprochables mais pas présentables à des clients, et quelques fruits ou légumes qu'il pique ou qu'on lui donne parce qu'ils ont un défaut. La lumière devient plus fluette, une fragile lumière d'hiver qui dore tout ce qu'elle touche. L'après-midi offre de la douceur : la surface de l'eau, les roseaux, les lointains palmiers, les immeubles qu'il arrive à voir encore plus loin, tout se teint d'or peu à peu : jusqu'à la ligne de la mer qu'il contemple s'il grimpe sur une des dunes et qui cesse d'être d'un bleu intense et prend ces irisations miellées. Il allume une cigarette pour faire taire sa faim. Il décide de profiter du temps qui lui reste jusqu'au retour de son ami et, quand il a fini de fumer sa cigarette, rejoint le coin d'étang où il a laissé sa canne bien calée entre des pierres, lance le filet qu'il porte attaché à la taille et contemple le miroir d'eau sur lequel les insectes, de leurs fines pattes, tracent des dessins géométriques. Son panier contient deux loches de taille moyenne et une tanche plutôt petite. La journée n'est pas mauvaise. Et son dîner de ce soir – réglé.

Alors qu'il se penche pour relancer son filet, des aboiements et des grognements attirent son attention : à quelques mètres de l'endroit où il se trouve, deux chiens se battent pour un bout de barbaque. Ils s'aboient après. Ahmed ramasse une pierre par terre et les menace en agitant la

main, tout en brandissant, de l'autre main, le bâton qu'il prend quand il vient au palus. Les chiens ne le regardent même pas. Ils sont occupés à grogner, à se montrer les dents. Il leur jette sa pierre. Le projectile rebondit sur l'échine du plus grand, un berger allemand au pelage sale dont on voit briller le collier quand il tourne la tête: un de ces chiens que les touristes abandonnent en fin de saison et qui, par la suite, s'ensauvagent, errent n'importe où pendant des mois, jusqu'à ce que les gens de la fourrière les ramassent. Sous l'impact du projectile, le chien pousse un gémissement et s'éloigne en boitant, un instant dont l'autre animal profite pour s'emparer de la charogne, objet de la bagarre, et disparaître entre les arbustes. La pierre a touché le berger allemand à l'échine, mais ce qui le fait boiter n'est pas la douleur causée par la pierre, c'est une de ses pattes arrière, mutilée et couverte de croûtes, qu'il ne pose pas par terre. Ahmed suppose qu'il a dû être bousculé par un véhicule quelconque, qu'il a mis la patte dans un piège ou s'est coincé dans des barbelés. Il court mal et son attitude méfiante ajoute à sa maladresse. En s'éloignant, il tourne la tête deux ou trois fois, comme s'il voulait s'assurer que l'homme ne le suit pas et ne s'en prendra plus à lui. Un chien boiteux et apeuré, n'empêche, Ahmed redoute qu'il ne cherche à garder l'image de son agresseur dans le miroir sanguinolent de ses yeux – pourquoi pas un chien vindicatif? Mais la posture servile contredit l'agressivité: l'animal baisse la tête quand il reprend son trot irrégulier et file. Son attitude dénonce de la peur, de la soumission, une bête qu'on a battue; qu'on a fait souffrir. Ahmed frémit, traversé d'un sentiment où se mêlent le chagrin et la méfiance envers une anomalie trouble que le clopinement

et les plaies révèlent. C'est du dégoût devant ce qui est sale, mais aussi de la peur devant ce qui est cruel, devant la cruauté d'un chien vindicatif et la cruauté de l'homme ou des hommes qui l'ont battu. La peau de l'animal montre des déchirures, des chairs à vif sanguinolentes, des traces de quelque chose, peut-être de vieilles blessures infectées ou les symptômes d'une maladie de peau. L'autre chien, plus petit bien que d'aspect plus féroce, a un pelage noir luisant. Sous le coup de sa surprise devant la réaction du berger allemand au moment où il reçoit la pierre, il laisse tomber, dans sa fuite vers les broussailles, le morceau de viande pourrie dont il vient de s'emparer. Il le récupère sur-le-champ. Il s'arrête, le corps déjà entre les grands roseaux, seule dépasse sa tête où brillent deux yeux attentifs. La charogne pend à sa gueule. Ahmed, qui regardait avec curiosité le bout de barbaque que se disputent les deux chiens, le fixe en cet instant avec une horreur croissante, car il s'est rendu compte que la masse noirâtre pour laquelle ils se battent présente des formes reconnaissables : bien que noircie par la pourriture et décharnée par endroits, il s'agit d'une main humaine. La curiosité le pousse à ne pas détourner les yeux, en dominant sa répugnance, son épouvante qui tire son regard de l'autre côté. Ahmed veut, à la fois, voir et ne pas voir ; à la fois, ne pas savoir et savoir. Il menace le chien noir avec son bâton et le fait reculer de quelques pas. L'animal grogne et, bien qu'il recule vers les broussailles, il le fixe toujours, l'air furieux, et ne lâche pas sa proie qui – Ahmed n'en a plus aucun doute, maintenant – est une main – ce qu'il en reste. À l'instant même où il se convainc de ce qu'il voit, son regard s'échappe, veut et ne veut pas, lui

aussi, en direction de tas enfoncés dans la boue et situés quelques mètres plus loin, à droite du lieu où se trouvaient les chiens un peu plus tôt. Les tas le conduisent à l'origine de la pestilence qu'il percevait dans l'air depuis un moment et qu'il sent maintenant plus intense. Deux des masses à demi enfoncées dans l'eau et enrobées d'une croûte de boue laissent deviner des formes humaines. Les restes du troisième tas pourraient appartenir à un homme mutilé, ou à quelqu'un dont la majeure partie du corps s'est enfoncée dans la boue, mais il pourrait s'agir aussi d'une charogne animale, d'un chien, d'une brebis, d'un porc. Dès lors qu'il a identifié les restes humains, Ahmed sait qu'il lui faut partir sans attendre. Avoir vu fait de lui le complice de quelque chose, l'imprègne de culpabilité. Son premier mouvement, partir en courant, mais courir le rend plus suspect encore: il se met à marcher vite en écartant les feuilles de roseau qui lui frappent le visage. À chaque instant, il regarde à droite et à gauche au cas où il y aurait quelqu'un qui pourrait l'avoir vu, mais il n'y a personne. Par ici, il est plus qu'improbable de tomber sur un de ces retraités anglais ou allemands qui font de la marche rapide au bord de la route et croient, en avalant toutes les saloperies que crachent les pots d'échappement des voitures et des camions, se livrer à un exercice salutaire; ou sur ces individus si décharnés qu'on dirait plus des drogués que des sportifs et qui courent dans les sentiers le long des canaux d'irrigation et des orangeries: toute la faune qui rôde dans les vergers en s'infligeant diverses variantes de ce qu'on appelle la thérapie de la forme ne fréquente pas le palus.